

# Chronique du malheur cambodgien

Un soir après la guerre. Rithy Panh offre un mélodrame poignant sur l'état de son pays

**Film cambodgien de Rithy Panh. Avec Chea Lyda Chan, Narith Roeun, Ratha Keo. (1 h 48.)**

Après quatre ans de combats dans la jungle, Savannah revient à Phnom Penh dans les « wagons de la mort », ces plates-formes attachées devant les locomotives et qui exploseront si la voie a été minée... Il n'a rien d'autre que ses vingt-huit ans - toute une vie à l'ombre de la guerre et de la terreur - et l'uniforme que l'armée lui a laissé. Ses copains démobilisés n'ont rien de plus que lui. Poouv a dix-neuf ans. Depuis que sa mère, paysanne devenue folle de douleur à la mort de son mari, l'a vendue à une maquerelle de la capitale, elle chante et danse dans les bars,

couche avec les riches, nouveaux riches si vite enrichis par le retour à la paix. Puisque c'est la paix au Cambodge. Si «paix» veut dire quelque chose au milieu de tant de souffrance, de violence et d'injustice.

## BLOCS D'EXISTENCE

*Un soir après la guerre* raconte cela. Mais ce n'est ni un film d'action ni un pamphlet. C'est un mélo, c'est-à-dire une tragédie narrée sur le mode mineur - à hauteur d'une poignée de personnages modestes, avec leurs sentiments comme ressorts visibles des événements. Le déroulement prévisible, délibérément prévisible, d'un mélo a l'inexorabilité du destin. Donc, Savannah et Poouv vont se rencontrer et s'aimer, mais tout finira

mal. Le parti-pris de Rithy Panh (renonçant aux élans lyriques et aux images très composées de son premier film, *Les Gens de la rizière*) est de ne pas finasser avec cette exigence qui n'est, hélas !, que celle de l'honnêteté minimale à l'égard de la réalité. Epousant cette évidence, son film se déroule sur un rythme uniforme, alors même qu'il est truffé de péripéties parfois heureuses, presque toujours tragiques. Il s'en tient à son ton de chronique, sans jamais enfler la voix ni rouler des épaules.

Les épisodes de la rencontre entre les deux jeunes gens, de leur idylle, des tentatives de s'en sortir, des violences qu'ils subissent, des brefs instants de bonheur qu'ils partagent, sont comme autant de blocs d'existence posés côte à

côte, rythmés sourdement par quelques phrases générales sur l'état d'effondrement matériel, moral et psychique du pays que prononce, tel un coryphée de rencontre, l'un ou l'autre personnage, les yeux perdus dans le lointain. Dans la chaleur tropicale qui se devine, dans la brutalité des relations humaines, dans l'invocation soudain si présente du Cambodge d'aujourd'hui par le seul effet de durée d'un plan d'une fille en robe lamée or assise en amazone à l'arrière d'une mobylette, on croit entendre le poète quand, au plus simple d'une trop véridique tautologie, il murmure : «*Le malheur au malheur ressemble, il est profond, profond, profond.*»

**J.-M. F.**